

DOCTORIALES DE L'IREPH

LUNDI 07 DÉCEMBRE 2020
DE 09H20 à 17H30

Université Paris Nanterre

Comité d'organisation
Myriam Bernier
Hortense de Villaine
Brice Kodjio

Programme des doctoriales de l'IRePh

- 9h20 : accueil virtuel des participant.e.s. Introduction de la journée par les directeurs du laboratoire.
- 9h30 à 10h10 : **Hortense de Villaine** : « La querelle de l'épiphénoménisme »
- 10h10 à 10h50 : **Rémy Demichelis** : « L'intelligence artificielle contre le voile d'ignorance »
- 10h50 à 11h10 : pause
- 11h10 à 11h50 : **Hugo Florsheimer** : « Le paradigme de la réflexion et ses limites quant au problème du fondement »
- 11h50 à 12h30 : **Arthur Caillé** : « « Une certaine paresse, c'est-à-dire une répugnance au mouvement » : aux sources de la résistance de la matière au mouvement chez Leibniz »
- 12h30 à 14h00 : pause déjeuner
- 14h00 à 14h40 : **Pierre Niedergang** : « Tou·te·s pas-tou·te·s. Subversion du lacanisme #1 »
- 14h40 à 15h20 : **Brice Kodjio** : « Comment être un bon relativiste en philosophie des sciences ? Nelson Goodman et le mauvais relativisme de Paul Feyerabend. »
- 15h20 à 15h40 : pause
- 15h40 à 16h20 : **Emmanuel Levine** : « Enrique Dussel, les deux sources d'une métaphysique décoloniale »
- 16h20 à 17h00 : **Khare Diouf** : « Démocratie et religion dans la pensée de Habermas. L'idée de sociétés postséculières »
- 17h : mot de clôture des directeurs.

Première intervention : Hortense de Villaine

Titre de la thèse : Peut-on échapper à l'épiphénoménisme ? Une immersion dans la psychophysiologie britannique de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Sous la direction du Professeur Denis Forest (Université Paris 1)

Communication : Présentation de l'ouvrage "La querelle de l'épiphénoménisme"

En 1874, le scientifique victorien Thomas Huxley présente à la *British Association for the Advancement of Science* une conférence intitulée "Sur l'hypothèse selon laquelle les animaux sont des automates, et l'histoire de cette hypothèse". Il défend dans cette conférence la thèse épiphénoméniste, c'est-à-dire la thèse selon laquelle les états mentaux sont produits par les états cérébraux, mais qu'ils sont incapables d'agir en retour sur le corps afin d'initier des mouvements volontaires. Or, l'épiphénoménisme est aujourd'hui encore la bête noire de la philosophie de l'esprit. Il est bien souvent décrié en raison de la conception purement mécaniste de l'être humain qu'il implique, et pourtant le développement des neurosciences cognitives rend toujours plus difficile la tentative de lui échapper.

Dans l'ouvrage *La querelle de l'épiphénoménisme*, publié grâce au soutien de l'IRePh, je propose une traduction de cette conférence de Thomas Huxley. De plus, je me suis attelée à la traduction de la réponse de William James, intitulée « Sommes-nous des automates ? ». Je souhaiterais donc présenter cet ouvrage à l'occasion des doctoriales de l'IRePh, et donc exposer l'intérêt des textes traduits ainsi que les grandes lignes du débat entre Thomas Henry Huxley et William James sur le rôle de la conscience dans la vie humaine et dans l'évolution des espèces.

Deuxième intervention : Rémy Demichelis

Titre de la thèse : Enjeux éthiques de l'apprentissage automatique et du Big Data : une perspective herméneutique

Sous la direction du Professeur Christian Berner et d'Alberto Romele

Communication : L'intelligence artificielle contre le voile d'ignorance

Faire abstraction de ses intérêts personnels, de ses préjugés, de ses partis-pris, cela pour déterminer ce qui est bien, tel est le projet de John Rawls dans son œuvre majeure : « Théorie de la justice » (1971). Cette idée est celle du « voile d'ignorance » qui permettrait de nous dissimuler à nous-mêmes nos « fins particulières » susceptibles d'influencer notre concept de la justice et ses interprétations. Une idée répandue dans nos sociétés-démocraties, mais ce voile d'ignorance se heurte à un phénomène nouveau : celui de l'intelligence artificielle et en particulier son usage dans des logiques de répartition des ressources, de police, de justice prédictive ou encore d'attribution de crédits. Parce qu'ils utilisent des données historiques pour déterminer les meilleurs choix possibles, les systèmes d'inférence statistique reproduisent parfois des biais non désirés inhérents aux sociétés. Le genre, la couleur de peau, la religion ou toute autre particularité que l'on souhaite habituellement exclure du jugement peut être considéré par la machine comme l'élément le plus déterminant à prendre en compte, même si ce critère ne lui est pas explicitement indiqué. Notre propos consistera à montrer comment ces « accidents » surviennent et surtout qu'ils n'ont rien d'accidentel. Cela parce que l'éthique est à prendre à rebours de la théorie de John Rawls, en considérant qu'aucun jugement ne peut échapper *a priori* à sa situation historique et sociale.

Troisième intervention : **Hugo Florsheimer**

Titre de la thèse : La refondation de la métaphysique par Schelling selon la méthode de l'acte de construction des puissances, en opposition au paradigme philosophique général de la réflexion.

Sous la direction du Professeur Christian Berner

Communication : **Le paradigme de la réflexion et ses limites quant au problème du fondement.**

Je souhaiterais aborder plusieurs points qui me semblent cruciaux concernant ma démonstration et qui correspondent *a priori* à la première partie de ma thèse (1/3). Elle aura pour fonction d'expliquer ce que j'entends précisément par *paradigme de la réflexion*. C'est ce paradigme que Schelling (sous l'influence majeure de Fichte) cherchera à dépasser et même en un sens à subvertir, afin de répondre au problème philosophique majeur existant depuis Platon et son invention du concept d'Idée : celui de *l'origine réelle* du Savoir.

a. D'abord, montrer que Descartes inaugure le paradigme de la réflexion, non pas uniquement avec son concept central du *cogito*, mais dès sa méthode, qui, bien qu'intuitive et déductive, repose déjà sur les notions d'attention, de comparaison et de réflexion. Mais, comme chacun sait, Descartes est aussi le grand conservateur de l'idée de substance, dans et par laquelle la philosophie conserve un *fondement* stable.

b. Puis, montrer que Kant, assurément influencé par Locke, réalise une critique cruciale et dramatique de la substantialité de *l'ego*, tout en conservant très paradoxalement le concept de réflexion comme principe directeur de la philosophie transcendantale et de ce qu'il appelle l'Analytique. Cette réflexion de *l'ego* vidé de sa substance débouche, là aussi cela est bien connu, sur le concept de *chose en soi*, comme fondement inconnaissable du Savoir.

c. Cette notion capitale de chose en soi va subir de fortes interrogations et être l'objet de vives critiques, notamment en ce qui concerne le problème du fondement de la connaissance ainsi que sur sa réalité absolue. C'est pourquoi Reinhold jouera un rôle important en essayant de défendre le Criticisme, par la mise en avant du principe de *conscience* ou encore de la *représentation*. Mais, Reinhold fera l'objet lui-même de critiques aiguës de la part d'un sceptique conséquent : Schulze ou Enésidème, qui jouera lui-même un rôle important pour Fichte et Hegel.

d. Enfin, j'aimerais esquisser une idée qui m'est propre, à savoir que la philosophie de Hegel se situe *en deçà* de la révolution (ou seconde révolution pour être précis) opérée par Fichte et Schelling. La philosophie de Hegel se déploie en effet dans le paradigme de la réflexion et cherche justement à l'amener vers son achèvement systématique, en se fondant surtout sur une critique du concept de représentation chez Reinhold et plus généralement sur la *simplicité du jugement*. L'hégélianisme a, sûrement sous l'influence non pas tant de Marx lui-même mais du marxisme, dominé ce que l'on appelle idéalisme allemand (à tort) dans l'Université française et a produit l'injuste éclipse de la problématique commune à Fichte et Schelling, à savoir celle de la *réalité du fondement* de la connaissance. C'est le principe du *Moi absolu* qui répondra au problème de notre humaine relation à ce que la tradition philosophique appelle le "suprasensible".

Quatrième intervention : **Arthur Caillé**

Titre de la thèse : Leibniz et la matière

Sous la direction de la Professeure Anne-Lise Rey & et du Professeur Jean-Christophe Bardout (Centre Atlantique de Philosophie / Université Rennes 1).

Communication : « *Une certaine paresse, c'est-à-dire une répugnance au mouvement* » : **aux sources de la résistance de la matière au mouvement chez Leibniz.**

Au cours des années 1690, la notion que Gottfried Wilhelm Leibniz (1646 – 1716) élabore de la matière connaît un tournant : ainsi, dans le *Specimen dynamicum* de 1695, la matière dite première, distinguée de la matière dite seconde, se voit définie comme une force passive expliquant qu'un corps ne se meut pas naturellement, mais tend au contraire à résister au mouvement qui lui est imprimé – et qu'ainsi, mouvoir un plus grand corps constitue une activité plus grande que mouvoir un corps plus petit.

Cette thèse prend une importance déterminante dans le développement de la physique des corps (ou dynamique) que Leibniz élabore au cours des années 1690. Notre intervention aura pour objet, d'une part, d'en présenter les grandes lignes, et, d'autre part, d'en souligner l'originalité dans le cadre de la physique de l'âge classique. Ainsi, nous nous pencherons plus particulièrement sur l'exemple de Johannes Kepler (1571 – 1630), développant, sur le mouvement des corps, une conception à première vue proche de celle que Leibniz adoptera plus tard : la matière ne tend pas au mouvement, et un corps en mouvement s'arrête tant qu'une nouvelle force n'agit pas pour renouveler ce mouvement. La présentation que nous proposons de la thèse leibnizienne sur la répugnance de la matière au mouvement sera donc axée sur une comparaison avec la thèse que développe Kepler.

Cinquième intervention : **Pierre Niedergang**

Titre de la thèse : Normes et normalisation du désir : repenser l'érotologie au croisement de la psychanalyse, de la philosophie et des études sur le genre

Sous la direction du Professeur Thierry Hoquet

Communication : **Tou·te·s pas-tou·te·s. Subversion du lacanisme #1**

Dans cette première esquisse pour la rédaction d'un article à venir, je propose de relire la théorie lacanienne de la différence sexuelle au prisme des théories de la sexualité et du désir promues par Andrea Long Chu dans « On liking Women » (2018) et *Females* (2019). En posant que « nous sommes toutes femelles et [que] nous détestons toutes ça », la théorie de Chu permet selon moi d'articuler la mise en question de la distinction lacanienne entre la position masculine et la position féminine concernant la jouissance (Le séminaire. Livre XX. Encore). Je propose de poser, en articulant les deux théories, que nous sommes « tou·te·s pas tou·te·s », autrement dit capables d'une position « extra-phallique » par rapport à la jouissance que Lacan réserve à la position féminine. Si nous sommes toutes capables de jouir « comme femme » alors les distinctions entre positions masculine et féminine quant à la jouissance sont obsolètes. Pour appuyer mon propos, je défendrai l'idée que la jouissance anale est une clé permettant de reconfigurer la conception de la sexualité et de la subjectivité sexuelle afin de la déloger de son phallogentrisme.

J'aimerais concevoir cette première tentative de subversion comme la mise en mouvement d'une série de subversion de la théorie lacanienne à partir de théories issues des études queer et trans*. Ces dernières constituent selon moi une véritable machine de guerre contre les lectures fades et réactionnaires de la psychanalyse et de la philosophie.

Sixième intervention : **Brice Kodjio**

Titre de la thèse : Étude comparative des vues de Paul Feyerabend et Nelson Goodman sur le relativisme épistémique

Sous la direction de la Professeure Anne-Lise Rey

Communication : **Comment être un bon relativiste en philosophie des sciences ? Nelson Goodman et le mauvais relativisme de Paul Feyerabend.**

Ce n'est pas chose surprenante de retrouver parmi les grands noms du relativisme dans l'histoire de la philosophie des sciences du 20^e siècle les figures de Nelson Goodman (1906-1998) et de Paul Karl Feyerabend (1924-1994). Les points sur lesquels les deux auteurs semblent converger sont la négation de l'unité méthodologique, de la pureté des faits et finalement le rejet d'une réalité fondamentale. Pour l'un on travaille toujours à partir d'un cadre de référence tel que tous les objets peuvent être traités comme des individus, de même que pour l'autre, les interprétations naturelles influencent toujours et déjà notre rapport au monde. Le relativisme consiste alors à situer la connaissance telle qu'elle ne saurait exister indépendamment du sujet connaissant. Ces éléments sont tour à tour mentionnés et défendus dans deux textes de 1984, respectivement écrits par Feyerabend, « On the limits of research » et Goodman, « Relativism awry : response to Feyerabend ». Au-delà, de leur avis commun sur la manière dont devrait fonctionner le relativisme, Goodman semble reprocher à Feyerabend d'avoir mal construit son relativisme en introduisant le principe *anything goes*. On y verrait, d'après lui, un relativisme permissif, faisant de la science un terrain sans exigence particulière, alors même que l'absence de Méthode ne signifie pas l'absence définitive de règles à respecter, bien qu'elles soient fondées sur la « correction ». C'est cette tension au sein du « cercle relativiste » que je voudrais examiner :

a. Je veux analyser les points de convergence explicites entre Goodman et Feyerabend sur le relativisme jusqu'à l'énonciation polémique du *anything goes*.

b. En m'appuyant sur l'épisode de la révolution copernicienne, je voudrais montrer que l'interprétation goodmanienne du *anything goes*, point de discordance avec Feyerabend, n'est pas suffisante. Si on prête plus d'attention aux raisons qui poussent Feyerabend à formuler ce principe, on identifiera alors deux manières authentiques et concurrentes de pratiquer le relativisme : soit le relativisme sera une position définitive fondée sur la « correction » à partir de laquelle on distinguera les bonnes et les mauvaises versions du monde (Goodman), soit il s'agira d'un relativisme d'étape qui conduit finalement vers un réalisme ; ce qui rendrait Feyerabend moins relativiste qu'on ne serait prêt à l'admettre.

Septième intervention : **Emmanuel Levine**

Titre de la thèse : L'invisibilité des victimes de l'histoire (Emmanuel Levinas, Enrique Dussel, Judith Butler)

Sous la direction du Professeur François-David Sebbah

Communication : **Enrique Dussel, les deux sources d'une métaphysique décoloniale**

Philosophie de la libération d'Enrique Dussel est un des ouvrages majeurs de la philosophie latino-américaine du XX^e siècle. Publié en 1977 mais resté inédit en France, il est aujourd'hui le principal antécédent philosophique de la pensée décoloniale. Pourtant, son contenu et ses sources restent largement inconnus du lectorat français. Dans cette synthèse systématique à l'écriture oraculaire des cinq tomes de sa *Philosophie éthique latino-américaine* (1973-1979), Dussel esquisse le programme original d'une « métaphysique historique ». Il entend par là repenser l'*omnitudo realitatis* en partant de la réalité de la périphérie latino-américaine pour justifier philosophiquement la pratique politique des opprimés. Ce projet ne va pas sans une critique radicale de l'ontologie et de la totalité politique du centre, qui exclut les victimes de dominations raciale, ethnique, économique et épistémique dans le non-être. Au contraire, une métaphysique décoloniale doit partir de leur extériorité à la totalité et de la réalité de leur néant pour permettre aux opprimés de penser et d'organiser leur propre libération.

Après avoir présenté le contexte d'écriture de *Philosophie de la libération* et le contexte d'émergence du mouvement philosophique éponyme, nous examinerons en quoi la pensée de Dussel se trouve structurée par une double dette contractée à l'égard de la métaphysique de l'altérité d'Emmanuel Levinas et du réalisme de l'essence de Xavier Zubiri. Enfin, nous analyserons comment, depuis plus de vingt ans, le réseau décolonial « Modernité/Colonialité » s'est emparé de plusieurs motifs de cette métaphysique dusselienne pour penser le racisme contemporain, les violences épistémiques ou l'utopie d'une universalité sans domination.

Huitième intervention : **Khare Diouf**

Titre de la thèse : Politique et religion chez Jürgen Habermas : démocratie, vivre ensemble et cosmopolitisme dans les sociétés post-séculières

Sous la direction du professeur Christian Berner

Communication : **Démocratie et religion dans la pensée de Habermas. L'idée de sociétés postséculières**

Depuis quelques décennies, la question de la place et du rôle de la religion et des communautés dans l'espace public se pose avec acuité. En plus des sociologues et anthropologues qui ont essayé de cerner la question du « retour du religieux », d'autres intellectuels, notamment des politistes et des philosophes ont pris part au débat. Jürgen Habermas, l'un des philosophes les plus influents du siècle, pour ne pas dire le plus influent, y a activement pris part en essayant de montrer pourquoi dans les sociétés contemporaines, caractérisées par une « situation de fait du pluralisme », pour reprendre l'expression de John Rawls, il ne peut plus être question d'ignorer la religion ou de tenter de la confiner dans l'espace privé, comme on a cru devoir le faire depuis le siècle des Lumières.

Le philosophe qui confesse ne pas avoir « l'oreille religieuse » reconnaît comme un « défi cognitif » la prise en charge de la question de la religion dans l'espace public. A ce titre, il a essayé, effectivement, comme à son habitude, de prendre en charge ce défi cognitif, en essayant de penser, comment et à quelles conditions, on peut organiser et aménager l'usage de raisons religieuses dans l'espace public tout en sauvegardant les principes fondamentaux de la démocratie. Mieux, il montre que c'est au nom de la démocratie et pour en assurer un exercice optimal, qu'il convient d'ouvrir l'espace public à tous les citoyens qu'ils soient croyants ou non, qu'ils puissent s'exprimer dans un langage séculier compréhensible par tous ou qu'ils soient « monolingues », c'est-à-dire tenus de prendre position sur les questions qui interpellent les citoyens en ne recourant qu'à des raisons tirées de leur foi religieuse.

Par ailleurs, il montre qu'en plus de permettre à tous les citoyens de prendre part à la délibération publique – ce qui est une exigence démocratique fondamentale - l'aménagement de l'espace public d'une manière qui autorise aux porteurs de foi de s'exprimer librement sans être obligés de cliver leur identité permet, en même temps, de puiser dans les réserves non épuisées des traditions religieuses des « résidus de sens » et des éléments stratégiques pour venir au secours d'une modernité « qui a tendance à sortir des rails ».

Pour rendre les raisons religieuses intelligibles à tous les citoyens, Habermas suggère un processus de « double apprentissage » qui permet aux citoyens croyants et aux non-croyants d'apprendre les uns des autres et de favoriser ainsi, dans un processus coopératif, la traduction qui permet aux contenus cognitifs élaborés à partir des religions d'être compris de tous et de servir d'arguments dans les discussions publiques qui constituent des moments essentiels de la formation de l'opinion et de la volonté dans une démocratie.

Ainsi, en montrant les limites d'une certaine « laïcité de combat », Habermas, sans prôner un « ré-enchantement du monde » et tout en restant intransigeant sur la laïcité de l'Etat dans notre contexte « postmétaphysique », s'efforce de penser les conditions d'une participation inclusive des citoyens dans le processus délibératif et d'une mobilisation de toutes les ressources de sens

pour faire face avec efficacité aux défis nombreux et complexes des sociétés contemporaines, celles qu'il caractérise de « postséculières » notamment.

En somme, il s'agira dans notre intervention de tenter de retracer le processus de prise en charge de la question de la religion dans l'espace public dans la pensée de Habermas (surtout à partir des années 90) et de voir, en même temps, les difficultés auxquels le philosophe allemand qui jadis était convaincu de la « disparition programmée de la religion » s'est confronté dans l'entreprise, en ouvrant éventuellement sur quelques auteurs comme John Rawls, Charles Taylor, Jean Marc Ferry, etc. qui ont également pris part à ce débat en proposant des aménagements pour sortir des impasses théoriques auxquelles s'est heurté, des fois, la pensée de Jürgen Habermas.